

UN SINGE MAL TUE



I
Patrick. — Tiens, ma vieille, je t'ai gagné un manchon à la ralle.



II
Rosa. — Oh !!! Et ce n'est pas de l'imitation. C'est du vrai singe ! Regarde moi ce grand poil.



III
Minette, songeant. — Ça doit être pour moi, qu'ils ont acheté ce petit nid-là.

LE PREMIER QUI FUT ROI



En son merveilleux palais de Yo-ka-ba-li, la jolie princesse Ka-hi-la, sur le balcon de laque, en guirlande de lanternes roses, songe. Juchée sur un tabouret, vacillant ainsi qu'une poupée, les doigts dansant sur le balustre doré, elle regarde le très joli paysage. Et c'est maintenant, à cette heure calme de midi, une chose exquise : les rues de Yo-ka-ba-li, aux maisons frêles, aux panneaux peinturlurés, les balcons de bambous, les toitures de paillotes et les innombrables pagodes bien vernies, aux jolis clochetons où des bouddhas, sur des socles d'ébène, somnolent.

Le bon soleil jette une trainée d'or, met de délicats effets de lumière dans les feuillages des cèdres, des glycines, des camélias simples, sur les eaux des petits lacs argentés, où nagent de très jolies fleurs de lotus ; et dans le ciel bleu sans aucun nuage blanc, jusque tout là-bas, aux collines diaphanes de Ca-i, passent des vols de cigognes et de flamants roses, doucement, en un bruit calme d'ailes. Puis, c'est de partout, sur les chemins dans les parcs, sur les balcons, derrière les délicats panneaux à paysages, un affaïrement d'un joli petit monde nippon, en des robes à ramages ; et il monte des cadences de rires, des chansons japonaises, des bruits d'éventails, des secouements de tasses de porcelaine d'Imari, en buvant le thé, et aussi les cantilènes si pieuses des bonzes, en une pagode voisine.

C'est une très jolie cité japonaise.

Mais Ka-hi-la songe. Elle pense qu'elle a vingt ans, des yeux bleus, qu'elle est belle, princesse, reine, et que, malgré tout cela, elle ne connaît pas encore, la dolente, la très douce chanson d'amour. Et de ses taikouns et de ses bonzes, répandant chaque matin, encore tout embaumée des parfums de la couve de roses où elle sommeille, elle entend dire : Quand, reine, à notre pays donnerez-vous un roi et une postérité ? Qui sera le premier heureux ?

Elle ne répond pas, les idées perdues en des rêves.

Et c'est maintenant, pour la pauvre, un cauchemar !

Mais voilà que tout à coup elle sourit, heureuse. Elle chante une jolie chanson du Nippon, et ses doigts tapotent le laque fouillé d'or ; et les bouddhas ventrus des siècles du balcon sont joyeux, rient dans leurs drôles figures de porcelaine vernie, les lanternes se balancent comme pour s'amuser : une gaieté maintenant vient.

Ka-hi-la ordonne qu'on aille quérir par la ville



IV
Un peu petit pour ma taille.



V
Rosa. — Ah ! mais, regarde donc mon manchon qui se sève. Il avait été mal tué ce singe-là.

tous les jeunes gens de vingt ans, princes, ministres, bourgeois, artisans, loqueteux, mendiants, et qu'on les assemble en le parc. Elle dit en sa douce gaieté ; et voilà que la cité japonaise s'anime encore et qu'un bruit joyeux roule les rues en les frêles demeures, par les balcons, les panneaux de bambous, les pagodes : LA PRINCESSE KA-HI-LA VA CHOISIR SON ROYAL ÉPOUX.

Or dans sa chambre, entourée de ses femmes, elle se fait belle, très belle : elle souligne, d'un trait noir comme de Pébène, ses sourcils droits, ses lèvres roses, montrent ses dents dorées ; ses cheveux noirs, gommés, s'étagent en coques gracieuses, plantées d'épingles de laques à tête d'or. Elle est vêtue d'une robe droite serrée à la taille par un ruban de soie diaphane des tisserands de Li-o, et de grands chrysanthèmes d'or rehaussent la pourpre à reflets violets de sa robe à manches pagodes. Elle descend, entourée des dignitaires des daïmos, des femmes à la cadence très-douce, des gongs du palais.

C'est, sur une immense pelouse, un alignement de mille jeunes gens de Yo-ka-ba-li, en files serrées, sous les regards des fidèles jakounines de la reine, des guerriers aux casques noirs, antennisés d'acier. Et tous ces japonais, jolis ou laids, grands ou petits, faibles ou forts, mais dont le sang est mêmement jeune, tous, princes ou manants, artisans ou bourgeois, vagabonds ou porte-couronne, se sentent émus, pris d'une passion très grande pour cette belle reine de vingt ans.

Et Ka-hi-la passe sa revue, calme derrière son voile de lin plus blanc que la rose pâle des rosiers de Nari-ha, plus fin que les fils diaphanes qui passent dans l'air, aux beaux jours, emportés par la brise. Et déjà sont passés les princes, les jeunes dignitaires, en leurs vêtements d'apparat, couverts d'or ; puis les bourgeois cossus, les gros marchands de thé, de laques, de bibelots, aux costumes sans noblesse.

Et Ka-hi-la continue, et les dignitaires de la cour deviennent blêmes.

C'est ensuite le rang des artisans, les ouvriers de la rue, les pauvres modelers de bambous, les peintres des petits paysages d'écrans, de porcelaine, de lanternes, les sculpteurs des bouddhas

familiers, tous les artistes ignorés de la vie japonaise.

Ka-hi-la ne trouve rien. Viennent les pauvres, les parias, aux figures ravagées de misère, les mendiants que l'on voit sur les marches des pagodes vendant des tablettes pieuses, les portebesace des carrefours.

Ka-hi-la continue. Et les dignitaires deviennent très blêmes.

Il ne reste plus que cinq loqueteux misérables, vêtus de guenilles, aux robes pâlies au soleil, déchirées aux ronces du chemin, cinq vagabonds maudits. Mais, parmi eux, il est un grand mendiant, jeune et beau, sublime en sa défroque de puria ; son fier regard se pose sur la reine, calme, mais plein d'amour. Et il est si beau, si noble, si fier, d'une male grandeur, dans la tristesse de ses guenilles, que Ka-hi-la est subjuguée.

Elle s'approche, prend la main du roturier :

— Tu seras roi, toi, le vagabond heureux, dit-elle.

Et hautaine, altière, elle emmène son royal époux, dans la gloire d'or du soleil, resplendissante, par les bosquets de bambous et de cèdres, le paysage joli.

Et, sur son passage, les lotus bleus des lacs sourient dans l'eau calme, le soleil joue dans les branches, les cigognes et les flamants roses, immobiles, regardent. Puis, d'au delà du parc, de la cité, monte un joyeux murmure, des rires, ces bruits d'éventails, des complaintes d'hymen, des chansons venues de la Chine, qui disent doucement en très joli langage nippon :

On entendait au lointain
Un grand bruit de tambourins,
De triangles, de clochettes.
C'étaient des gens de Nankin.
Des mandarins en gonnelle
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête
A Pékin.

Et cela ne fut raconté, en un crépuscule d'été, alors que nous avions été revoir, en ce coquet Trianon, les maisons des jolies marquises de l'autre siècle, et que l'on chantait des couplets très doux, très doux :

Il pleut, il pleut bergère,

en revenant de Versailles.

JEAN VALJEAN.

UN PROFIT NET



Madame Débrouillard. — Si tu faisais mille piastres d'une manière inattendue, m'achèterais-tu ces diamants que nous avons vus l'autre jour ?

Monsieur Débrouillard. — Certainement oui, ma chère.

Madame Débrouillard. — Eh ! bien alors, je vais aller les chercher demain. Je n'ai plus envie de ce piano que je t'avais demandé l'autre jour ; et il coûte juste mille dollars.